

MUR 1771

*Vingt-cinquième*

LETTRE OUVERTE

aux Ecrivains de Belgique

Solstice de l'hiver 1958.

Mes chers Confrères,

J'ai songé l'autre jour à l'un de ces éphémères qui, parce qu'ils s'agitent au forum, croient qu'ils façonnent la destinée des peuples. Les discours souvent inhumains de Charles Woeste, on les a oubliés, mais il a sauvé son nom par une seule phrase : « La guerre n'a été qu'une parenthèse ». Pareil à ces vrais militaires qui déplorent la guerre parce que perturbatrice des règlements et funeste au brillant des boutons, il ne s'est pas douté, certes, du sens profond de cette parole. Elle confirme en quelque sorte une thèse que je soutiens depuis toujours, à savoir que l'homme est un animal essentiellement imperfectible. Tout ce que l'on peut espérer de lui, c'est de le dresser, voire d'insinuer dans sa pauvre matière grise qu'il pense autre chose que ce qu'il croit penser.

Le bipède littéraire ne fait pas exception à cette règle, c'est pourquoi l'on peut paraphraser aujourd'hui le mot du vieux Woeste

en l'appliquant à nos lettres : L'Expo n'a été qu'une parenthèse. Une parenthèse qui obligea plusieurs de nos confrères à une activité incompatible avec leur inclination naturelle et leur dignité acquise. Le résultat vous est connu. Je vous ai dit ce que j'en pensais et n'y reviendrai pas. Vous êtes nombreux à me donner raison. Vous tenez même à me l'affirmer. Sans doute, avant de ce faire, vous assurez-vous que nous sommes bien seuls dans un espace clos, que personne n'est caché sous la table et que les murs sont apparemment vierges de micros. Comme vous vous méfiez des bonzes, la prudence est de rigueur. Je vous comprends : les bonzes ne plaisaient pas avec les crimes de lèse-bonzerie.

Nous avons donc fermé la parenthèse et repris notre train-train à base de réceptions et de lectures dans l'atmosphère ouatée de notre Maison. Le tout exhaussé, de loin en loin, par une séance au palais des Académies. Si, de surcroît, un académicien authentique, j'entends un habit vert venu de France, vient nous serrer la main, nous sommes ravis, émus et fiers d'avoir pu toucher d'aussi notoires phalanges. Et quel réconfort pour nos propres académiciens qui, par une manière d'osmose, se sentent sur l'heure tout aussi authentiques et tiennent dès lors leur siège pour un vrai fauteuil et non pour une insignifiante pelle-à-cul.

Pour le reste, nous sommes fiers de tous ceux qui ont eu le courage de nous dire adieu et nous attendons en confiance que l'étranger nous dise ce qu'il convient de penser d'eux. Nous préférons même qu'il les distingue par quelque récompense ; c'est clair et net et à la portée d'un chacun. Comme ce fut le cas, ces jours-ci, pour Françoise Mallet-Joris. Et, voyez-vous comme c'est facile ! Grâce aux téléscripateurs nourris par l'agence Belga, les journalistes savent de quoi il s'agit et tout le monde est aussitôt renseigné, même ces académiciens qui vivent loin de nos viles contingences. Vous ne me croyez pas ? Quand Charles Plisnier



décrocha le prix Goncourt, plusieurs de nos immortels ignoraient jusqu'à son existence. (Le fait fut rapporté en son temps par la chronique). Il faut dire d'ailleurs que l'ayant découvert, et le sachant avalisé par un prix estimable, ils lui firent, sans même le lire, une place dans leur savante compagnie. (Voilà qui donne une chance sérieuse, au prochain tour, à M. Francis Walder).

Un autre aval fut nécessaire pour introniser Georges Simenon. Ils avaient, certes, entendu parler de lui et d'aucuns le lisaient sans doute en tapinois, mais le genre pratiqué par ce diable d'homme n'était pas reçu dans un salon littéraire aussi distingué que le leur. Heureusement Gide parla. Gide couvrit Simenon, si j'ose m'exprimer ainsi, et Simenon fut élu.

En somme, seul compte chez nous la voix de la renommée. Pour P.H. Spaak on a fait exception à la règle : la voix a suffi, car oncques ne lut une ligne de ce modeste académicien.

Tout ceci repose, il faut le souligner, sur une solide tradition. Elle est basée sur la rigoureuse absence de toute critique, de toute prise de responsabilité, et la volonté de jouer un rôle représentatif, nourri de décorations, de prix pour les écrivains sages et d'encouragements aux grands comme aux petits, sans omettre les distributeurs. Le tout entre nous, et avec discrétion.

Nous préférons une obscurité de bon ton aux phares vulgaires de la publicité. Nous défendons avec conviction nos auteurs inconnus et enseignons une littérature belge parfaitement introuvable. Nous dédaignons la carence des éditeurs, des libraires et de la presse, et applaudissons, en bons citoyens, à l'action comme à l'inaction des pouvoirs publics. Nous repoussons avec force toute suggestion susceptible de mettre fin à un état de choses qui convient à notre amour de la paix et à notre horreur des histoires. Le public nous ignore ? Qu'importe ! Nous pensons, en catimini, à cette phrase de Marcel Proust : « Il y a des auteurs originaux



dont la moindre hardiesse révolte parce qu'ils n'ont pas d'abord flatté les goûts du public et ne lui ont pas servi les lieux communs auxquels il est habitué ». Réserve faite pour la révolte qui est loin, Dieu merci, de nos goûts paternes, il ne faudrait pas nous pousser beaucoup pour que nous nous sentions résolument originaux. Nous espérons, comme Gide, gagner notre procès en appel. Voyez Ronsard. Il attendit plusieurs siècles. Pourquoi ne l'imiterions-nous pas ? Un seul regret : notre absence à cette apothéose !

J'écris « nous » par esprit de solidarité, car pour l'affreux réaliste que je suis, il importe peu que nous soyons plus tard un phare ou un petit lumignon, une luciole, un feu follet, ou semblables à la poussière du chemin. La vie littéraire n'a rien à voir avec la gloire, comme celle-ci est indépendante du succès. La vie littéraire est une chose réelle, visible, faite par des vivants, et non une manière de vitrine meublée de mannequins du genre Musée Grévin.

Pardonnez-moi, je rêve...

ROGER AVERMAETE.